

1976.07.19 — André Malraux : «“Allô, ici les chats de Malraux...”», entretien accordé à Claudine Vernier-Palliez, *L'Express*, n° 1306, 19-25 juillet 1976, p. 44-47.

André Malraux

«Allô, ici les chats de Malraux...»

Une interview exclusive de Claudine Vernier-Palliez

Qu'ils viennent d'Abyssinie ou de Perse, les chats ont jalonné la route de la vie de Malraux et son œuvre. Quand l'écrivain griffonne, quand il dédicace ou signe, il dessine leur silhouette. Il se détourne pour les caresser dans la rue, il aime les prendre sur ses genoux et les flatter. Chaque jour, Lustrée et Fourrure sont là à ses côtés. Ses deux compagnons chats l'assistent, le regardent, le réconfortent. C'est pourquoi Claudine Vernier-Palliez a voulu les faire parler, leur prêter cette voix inimitable qui les fera passer du boudoir à l'Histoire. Un matin, parvint à l'Express un coup de téléphone de Verrières-le-Buisson : «Allo, ici les chats de Malraux.» Rendez-vous fut pris. L'entretien dura deux heures.

Le bureau ouvre sur le parc du château de Verrières, paradis pour les chats, ses arbres centenaires abritant des générations d'oiseaux.

Face à la fenêtre, la table de travail où s'éparpillent, sans désordre, un stylo, une gomme, une loupe, quelques feuillets couverts d'une drôle d'écriture de mouche, vivante et claire, pourtant. Dans les moindres recoins, des objets venus de tous les bouts du monde : le musée, sauvage, hétéroclite, somptueux. Couronne tibétaine de turquoises, masques calédoniens, tableaux naïfs vaudous rapportés d'un récent voyage à Haïti, sculptures de chats de toutes les époques et de toutes les matières.

Là, André Malraux, 75 ans, veste de tweed, visage plein et délivré de ses tics, sans alcool, sans cigarettes, achève son œuvre avec la sérénité des bouddhas khmers qui ornent son bureau.

Il est assis. Droit, attentif. Lustrée, la chatte noire et dodue aux yeux verts comme des pastilles de menthe, ronronne sur ses genoux.

Intrigué, Malraux demande : «Suis-je le premier chat que vous interviewez ?»

— Oui.»

Il sourit, bouddha vaguement moqueur. «Si vous questionnez mes chats, ils ne vous raconteront que des histoires de chats.»

Lustrée tend une oreille pointue vers le magnétophone.

«Mes chats m'ont demandé d'être leur interprète auprès de vous. C'est pour moi un grand honneur. Lustrée est venue pour écouter et raconter notre conversation à son amie Fourrure, qui est à la chasse. Quel culot, tout de même, de courir après les mulots alors qu'elle est gavée !

— Elle ne les mange pas ?

— Elle m'en fait cadeau. Quand elle tire un mulot, elle miaule pendant cinq minutes afin que je la remercie de cet hommage. Puis, pfuit, elle s'en va.

— Tirer d'autres mulots ?

— Non, méditer. Quand j'interrogeais le général de Gaulle sur sa foi, il répondait avec ce geste qui, chez lui, semblait chasser les mouches : «Les chatons jouent, les chats méditent.»

Malraux s'est levé, les bras en grand écart. Lorsqu'il parle du Général, il mime ses gestes et sa voix.

— Quels rapports de Gaulle avait-il avec les chats ?

— Lorsque je lui ai posé la question, il m'a répondu, après réflexion : «Je ne leur fais plus peur. Avant, il était très copain avec un grand berger allemand. Puis il a eu un chat des Chartreux, superbe chat au nom très distingué que Mme de Gaulle préférait

appeler Grigri. Grigri a réussi auprès du Général en le flattant. Le Général, ravi d'avoir un chat qui n'avait plus peur de lui et qui lui témoignait même un immense respect, s'est dit qu'il existait enfin un chat à son image, un chat exceptionnel, un Seigneur-Chat.

— Ils se ressemblaient ?

— Ils étaient complices. Ils faisaient des réussites ensemble. A Colombey, le Général se promenait tous les jours, seul, pendant deux heures, et le chat le suivait. Fait très rare. Les chats ne suivent pas les hommes. Ils les accompagnent parfois. A vingt mètres devant ou derrière eux. Moi, un chat m'a suivi alors que je tentais de franchir la ligne de démarcation entre les deux France de l'Occupation. Sa présence intriguait les Allemands, qui ne m'avaient pas vu. Il a bien failli me faire prendre.

— Peut-être veillait-il sur vous ?

— Peut-être. Comme Grigri devait veiller sur de Gaulle. Grigri était, en effet, fasciné par ce général qui aimait tant les louanges de son chat. Quand je posais à de Gaulle une question à laquelle il n'avait pas envie de répondre, il disait : «Vous n'avez qu'à demander au chat.»

J'ai raconté à de Gaulle ma théorie sur la bataille d'Azincourt. La tradition veut qu'au cours de cette bataille les archers français n'aient pu se servir de leurs arcs, détendus par la pluie, parce qu'ils n'avaient pas d'étui, alors que les archers anglais en avaient. Si l'on réfléchit, on découvre qu'il existe une autre explication. A cette époque, l'Europe était parcourue par d'immenses bandes de rats. Les Anglais avaient eu l'idée, pour se défendre contre cette invasion, de former des capitaineries de chats. Une multitude de rats a contourné l'armée anglaise, non par peur des chats, mais parce qu'ils n'aimaient pas leur odeur. Les rats ont dévoré les cordes graissées des arcs français et n'ont pas touché aux arcs anglais, gardés par des sentinelles chats. Les Français combattant à Azincourt ont donc été vaincus par des chats.

Imaginez qu'aujourd'hui des rats porteurs de la peste noire viennent à Paris et qu'on vous donne mille chats pour barrer la route entre Verrières et Paris. Comment

ferez-vous pour les mettre en rang ? Mystère. Il est vrai que les chats ont joué un grand rôle dans la lutte contre la peste.

Partout où sévit la peste, on attribue aux chats plus de pouvoirs qu'ils n'en ont. On est persuadé que l'odeur des chats pour les rats se sent à un kilomètre. En réalité, quand les rats porteurs de la peste noire sont arrivés en France, ils n'avaient jamais vu de chats. Et quand l'armée des chats est entrée en action, de même qu'entre eux les microbes se racontent des histoires de microbes, le téléphone arabe a dû fonctionner entre les rats. Je pense qu'il devait y avoir parmi ces troupes un ou deux rats qui avaient déjà rencontré un chat. Soit le chat avait assommé le rat, soit le rat avait senti l'odeur du chat. Bref, ils se connaissaient déjà. Alors, les rats, arrivant aux portes des villages où il y a des chats, hésitent et se disent : «C'est pas la peine. Allons ailleurs.»

— Il y a tout de même eu des combats ?

— Des combats extrêmement violents. Mais les chroniques de l'époque ne parlent pas du tout des Raminagobis qui ont exterminé des armées de rats. On sait que les chats étaient amenés par bateau de Venise à Alexandrie.

— Ils avaient le pied marin ?

— Mieux. Les chats ont joué un rôle immense dans l'histoire maritime. Selon une ordonnance de Colbert, l'assurance n'est pas obligée de payer s'il n'y a pas au moins deux chats à bord. Sur les bateaux de Chine, il m'est arrivé plusieurs fois de rencontrer des chats à demi sauvages. J'ai demandé au commandant de bord comment ça se passait pendant les grandes croisières du Nord. Il m'a répondu : «Nous avons toujours des chats à bord, car les assurances peuvent faire jouer la clause.»

— Si le chat n'avait pas, un jour, décidé de lier le destin de sa race à celui de l'homme, l'évolution de l'humanité aurait-elle été différente ?

— Sans doute, car cela s'est passé de manière très trouble et très mystérieuse... La Perse est le premier pays qui les a apprivoisés. Puis la Perse a conquis l'Égypte, où il y avait beaucoup de chats, mais où ils n'étaient pas apprivoisés. Puis vint la peste noire, et les chats ont débarqué en Europe. Le chat n'est arrivé en Chine que très tard. Jusqu'au XVIII^e siècle, il n'y en a ni dans les poèmes ni dans les dessins. A partir du

XVIII^e siècle, les tableaux en sont pleins. Depuis le XIII^e ou le XIV^e siècle, les Japonais ont des chats à s'en faire crever. Le porte-bonheur du Japon, c'est un chat, la patte en l'air.

— Quels rapports les musulmans ont-ils avec les chats ?

— Les musulmans, qui n'aiment pas les animaux, tolèrent les chats. C'est un chat qui a sauvé le Prophète. Le Prophète dormait, une chatte nommée Fatma couchée sur le pan de son manteau. Quand les ennemis sont venus le faire prisonnier, alors qu'ils n'étaient encore qu'à une dizaine de mètres, la chatte s'est enfuie. Et c'est sans doute le mouvement qu'elle a fait en s'enfuyant qui a réveillé le Prophète.

— Pourquoi a-t-on accusé les chats d'hypocrisie ?

— Je crois que ça veut dire que ce ne sont pas des chiens. Vous connaissez l'argument : ils font semblant d'être gentils, et ping, ils vous donnent un coup de griffes. Ils sont capricieux comme les femmes. L'homme appelle capricieux ce qui n'obéit pas à ses propres désirs.»

Lustrée enfouit son nez dans le cou de Malraux. Ravi, il cesse de parler pour noyer ses yeux dans ceux de la chatte. Ils se retrouvent. Puis, s'excusant : «Pardon, chat», et, la poussant avec déférence, il se verse une tasse de thé glacé.

«Prenez du whisky, me dit-il, c'est de votre âge.

— On attribue des points communs aux femmes et aux chats.

— Enormément. A partir du christianisme, la femme devient quelque chose de mystérieux. Le grand mystère, c'est évidemment la Vierge. Et la Vierge est une telle idéalisation de la femme, qu'il y a forcément une contrepartie. Ainsi, un type trouve toujours que sa femme est à la fois «la femme ah ! ah ! ah !» et la pire des nénettes.

— Pourquoi les chats ont-ils donné leur nom au sexe féminin ?

— Ils n'ont jamais donné leur nom au sexe féminin. On s'est servi du mot chat ou chatte pour désigner le sexe de la femme. Les noms doux que l'on emploie pour les femmes sont presque toujours des noms d'animaux. Mon lapin, mon oiseau, mon chat. Ces animaux n'ont pas grand-chose à voir avec les femmes, mais ils sont tous sacrés. Le

lapin est sacré en Perse. L'oiseau et le chat en Egypte. Malheureusement, le lapin mord et l'oiseau se tire. Pour le chat, c'est différent : animal éminemment caressable. Quand je caresse un chat de la tête à la queue, c'est un peu comme si je caressais une femme.

— Et quand la femme vieillit ?

— Nous attachons une formidable importance, sans en parler jamais, aux classes d'âge chez la femme. Les misogynes les plus invétérés, dans leurs mémoires, disent toujours le plus grand bien de leur grand-mère. La misogynie s'adresse à des classes d'âge. La femme coupable, c'est la contemporaine. Rarement la mère. Jamais la grand-mère.

— Le respect pour la femme viendrait-il avec l'âge ?

— Il y aurait une vraie réponse qui est celle du Moyen Âge. Comme la véritable intelligence des femmes est une intelligence d'expérience, il est évident que plus cette expérience s'accumule, plus la femme est importante. Au Moyen Âge, un vieillard, bah, ça ne se bat plus, ça ne va plus aux champs, ça ne sert plus à rien. Qu'on l'achève ! Tandis que la femme, c'est la sorcière. De nouveau, analogie avec les chats. Le chat, un peu sorcier, est un animal éventuellement maléfique. Bon ! Après tout, tous les animaux ne sont pas le Diable. J'ai remarqué quelque chose d'étonnant. Dans les pays de la chrétienté, des mots comme chien ou chienne sont toujours des injures. En revanche, même au Moyen Âge, dans les pays où l'on brûle les chats noirs, les mots chat ou chatte ne sont jamais des injures.»

Malraux s'inquiète que Fourrure ne soit pas encore revenue de la chasse. «Elle pourrait être plus polie, dit-il, ce n'est pas très élégant de nous laisser tomber.»

Il m'entraîne dans le célèbre salon bleu de Louise de Vilmorin, cherche la chatte sous le piano et derrière les meubles. Nous admirons le paravent décoré par Chagall. Profitant de cette récréation artistique, je sors une statuette de ma poche et l'offre à Malraux. C'est un petit chat égyptien de porcelaine bleu pâle, de 2 cm de hauteur, déniché au bazar du Caire. Symbole de la beauté pour les Egyptiens, il a, comme tous les chats abyssins, les oreilles très pointues et les pattes longues. «C'est excessivement gentil» dit Malraux sans regarder l'objet.

D'un bond, il est dans le bureau.

Il saisit toute sa collection de chats qu'il met, de force, entre mes mains.

«D'où vous vient cette passion pour les chats ?»

— Je n'en sais rien, mais personne ne le sait jamais. Ils me fascinent, et je rêve souvent d'eux. Ils font partie de l'inventaire des rêves. Je ne crois pas plus aux explications des songes qu'à celles des lignes de la main. Cela dit, il y a quelque chose d'extraordinaire, non dans l'interprétation du rêve, mais dans le rêve lui-même. Vous constaterez que le vocabulaire des rêves n'a pas changé depuis les nuits de Babylone. Les deux animaux monstrueux sont toujours la pieuvre et l'araignée. Pour l'araignée, c'est normal. C'est l'animal vivant le plus ancien du monde. Mais il n'y a jamais eu de pieuvre à Babylone, qui ne se trouve pas au bord de la mer. Or, alors qu'un nombre considérable de civilisation ne le connaissaient pas encore, le chat faisait déjà partie des rêves de l'homme.

Les images des rêves ont suivi les hommes, à travers toutes les civilisations, avec une constance et une force qui n'existent que dans l'amour maternel. Alors, tous ces types qui ont vécu de tant de manière différentes, voilà qu'ils se mettent à roupiller, et qu'ils rêvent ce que les hommes rêvaient déjà aux débuts de l'humanité. A l'intérieur de l'image, il y a une logique de l'imaginaire. L'homme n' imagine pas n'importe quoi, c'est évident. Et il ne rêve pas n'importe quoi.

— La constance du chat dans les rêves est-elle due à sa beauté ?

— Disons à ce caractère particulier qui fait qu'un certain nombre d'artistes dans un certain nombre de civilisations ont eu avec les chats des rapports qu'ils n'ont eus avec aucune autre bête.

— La présence des chats vous aide-t-elle dans votre travail ?

— Oui, inexplicablement. Ils m'aident énormément quand ils sont sur la table, en sphinx, et qu'ils me regardent avec ces yeux attentifs particuliers aux chats. Baudelaire disait que son chat lui soufflait des vers. Ne soyons pas dupes. Un type aimant profondément les danois pourrait lui aussi, grâce à la présence de son chien, se mettre à faire des poèmes épatants !

— Quand vous travaillez, qui est le maître, vous ou le chat ?

— C'est tout de même moi. Quand ils viennent se coucher sur mes papiers, l'air goguenard, même s'ils trouvent que ce que j'écris est nul, je les balance avec considération. Je n'en suis pas à les laisser m'empêcher d'écrire. Alors, ils s'en vont, désabusés, et vont régner ailleurs.

— Vos chats vous soufflent-ils des idées ?

— Non, ils ne m'ont donné que des personnages farfelus. Je ne suis pas Shakespeare, mais supposons que vous posiez la question à Shakespeare. Il répondrait : «Ils m'ont donné mes fous.»

— Existe-t-il une société secrète de chats d'écrivains ?

— Sûrement. Mais pas sur terre. En Sibérie, le chef du village où se retrouvaient Trotski et Staline m'a dit : «Ils se rencontrent à l'étranger.» Eh bien, les chats d'écrivains se rencontrent à l'étranger. Pas de club, pas de banquet, pas même d'académie. C'est pas le genre. Un chat en habit vert avec un bicornes et une épée, quelle dérision ! Vous imaginez le chat de Baudelaire disant à son maître : «Tu n'es pas de l'Académie. Moi j'en suis.» Et le plantant là pour aller palabrer avec ses immortels confrères. Quelle honte pour le poète !

Le rapport des chats avec la littérature est tout à fait extraordinaire. Remy de Gourmont avait fait de son chat un fameux critique littéraire. Gourmont classait ses livres non par ordre alphabétique, mais suivant ses goûts. Les bons à portée de la main, les moyens au milieu et les plus mauvais par terre, à portée des griffes du chat. Pendant la vente publique de sa bibliothèque, on entendait l'aboyeur annoncer : «Ajalbert : tant de volumes lacérés. Apollinaire : intacts». Et comme ça tout au long de la vente.

— Ecoutez-vous les conversations de vos chats ?

— Oui, mais je ne les comprends pas toujours, et ils ne me disent pas tout. On dirait souvent qu'ils se fâchent pour des raisons imaginaires. Heine disait : «Les Français sont les seuls capables de se fâcher avec un ami parce qu'il leur a collé des claques en rêve.» Ils dorment chacun sur un fauteuil. Bon, tout va bien. Il n'y a pas d'objet de dispute. Tout à coup, Lustrée bondit, feule, se jette sur Furrure, et la roue de

coups. L'autre s'enfuit en hurlant, la queue entre les jambes. Tenez. Je vais vous montrer quelque chose : la très grande habitude que les chats ont du second mouvement.»

Lustrée, boule noire, ronfle sur un fauteuil. Malraux l'appelle : «Lustrée, chatte sublime, viens ici. Miaou.» La chatte ouvre des yeux languissants. Elle se lève avec paresse, s'étire avec grâce et d'une patte se caresse l'oreille comme pour se recoiffer. Mais elle ne vient pas. Elle quitte le fauteuil, se dirige vers l'autre bout de la pièce et s'assoit sous la fenêtre. Elle regarde Malraux. Puis, sans hâte, se dirige vers lui. Au long du chemin, elle s'arrête devant tous les meubles, sur lesquels elle frotte son beau pelage. Une promenade d'une infinie lenteur. Quand nous reprenons notre conversation, sa cérémonie accomplie, la chatte saute sur les genoux de Malraux et s'y installe avec volupté.

«Je peux poser une question à la chatte ?

— Plein, plein, elle adore ça.

— Lustrée, pourquoi aimez-vous André Malraux ?

— Parce que les chats aiment les fous. Remarquez que je la considère un peu comme un meuble. Fourrure, c'est différent. Vous connaissez la fameuse inscription sur le collier du chat de Jean Cocteau : «Jean Cocteau m'appartient.» Malraux appartient à Fourrure. Elle a tous les droits. Elle vient le réveiller vers minuit et demi et se couche en rond sur sa tête. Elle prend toute la place sur l'oreiller, se lèche les ongles, les pattes, le dos. Bref, fait sa toilette dans un bruit d'enfer. Là, enfin, elle trouve que la vie est régulière. Cela peut durer des mois, et puis, elle change d'avis. Pendant des mois, elle ne vient plus, Peut-être bien qu'elle aime quelqu'un d'autre. Puis, un beau jour, ça recommence. Et voilà de nouveau Malraux heureux.

— Encore une question au chat : si André Malraux croyait en la métempsyose, pensez-vous qu'il souhaiterait devenir l'un de vous ?

— Le chat répondrait sûrement :

«Que voulez-vous qu'il fit ?» Moi, Malraux, je ne crois pas en la métempsyose. Mais je pense qu'elle est d'un intérêt absolument fantastique dans les pays où elle est si

forte qu'elle anime tout ce qui est objet de métempsychose. Pourquoi les bouquets japonais sont-ils tellement épatants ? Parce qu'au Japon la métempsychose est dans les fleurs. Evidemment, si vous faites un bouquet en pensant que la rose, c'est peut-être vous, ce ne sera plus le même bouquet.

— Y a-t-il, parmi vos objets d'art, un ou plusieurs objets avec lesquels vos chats ont un dialogue particulier ?

— Dans les œuvres d'art, non. Ce qui les intéresse essentiellement, c'est le plateau sur lequel il y a le stylo, la gomme et la loupe.»

Malraux montre avec fierté un crayon mâchouillé et dit :

«C'est l'œuvre de mes chats. Périodiquement, je trouve un chat sur mon bureau qui balance par terre tous les petits objets de travail. Il joue avec pendant cinq minutes, et s'en va la queue en l'air avec un grand cri de joie. Et l'air de dire, dédaigneux : “Ça n'est plus intéressant. Laissons tomber.” Ils ont été très copains avec le chat en peluche dont on m'avait fait cadeau quand j'étais dans l'univers ripoliné de l'hôpital où les vrais chats n'entrent pas. Les infirmières de la Salpêtrière étaient éblouies par ce chat, angora, naturellement. Elles ne rataient pas une occasion de venir dans la chambre pour faire dire miaou au chat en lui appuyant sur le ventre. Et moi, pour qui tout était peut-être fichu, j'étais malade de rire. Un jour, avant de perdre conscience, je me souviens avoir vu Fourrure et entrevu dans l'obscurité le sourire du chat invisible d'Alice au pays des merveilles.

— Quelle est la réaction de la chatte devant la mort ?

— Elle s'en va. Comme moi, elle n'aime pas trop en parler. Tiens, bonjour, Fourrure. Enfin, te voilà !»

La chatte tigrée, aux yeux nacrés comme une lune d'Asie, revient de la chasse, un mulot entre les crocs. Elle le dépose aux pieds de Malraux.

«Merci, chat.»

Sourire complice de Fourrure, qui va se coucher sur un fauteuil, dédaignant la bête déchiquetée au milieu du tapis.

«Quand je vous disais tout à l'heure que les chats aiment les fous, effectivement, ce sont les seuls animaux qu'on laisse entrer dans les maisons de fous. La folie fait peur à tous les animaux, sauf aux chats.

— Toutes ces histoires de chats, de qui les tenez-vous ?

— De mes chats, bien sûr. Encore que je ne sais pas si la plus belle est de Louise de Vilmorin, de Jean Cocteau ou de moi. «Au coin du feu, un vieil Anglais, sa femme et un chat noir. Le chat regarde l'homme et lui dit : «Ta femme t'a trompé.» L'Anglais décroche son fusil et tue sa femme. Le chat s'en va et dit : «J'ai menti.»

Fourrure rejoint Lustrée sur les genoux d'André Malraux. Il caresse les deux têtes. Tendresses. «Vous êtes belles», souffle-t-il.

«Peux-on être un grand homme pour son chat ?»

Soudain désabusé, presque triste :

«On n'est jamais un grand homme pour personne.»

Un temps. Puis à nouveau radieux et, sur le ton de la confiance : «Mais on n'est pas obligé de le dire. Vous pouvez mentir.»